

PASSION : MANGA

Patrick HONNORE

Mars 2007

Les mangas, ce sont peut-être encore pour vous ces bandes dessinées que votre fille ou votre neveu lisent à table pendant le repas. La seule chose qui vous retient de le leur arracher des mains en accusant le Soleil Levant d'en faire des zombies (vous ne connaissez peut-être pas encore le mot "otaku"), c'est que tout au fond de votre mémoire, ces mangas vous rappellent les "illustrés" de votre adolescence qui avaient nom *Blek le Roc*, *Zembla*... en noir et blanc sur du papier journal et qui s'achetaient en presse et non pas en librairie. Ils avaient ce piquant parfum d'étrangeté (d'ailleurs, vous ignoriez que ces faux Tarzan, ces Davy Crockett revisités étaient... italiens) et de vulgarité qui en faisaient un plaisir quasi-interdit, et c'était si bon... Quelque part, ces "fumetti" ont fait de vous un adulte, et pourtant vous les avez reniés... Dame, c'est que maintenant, la BD est devenue le Neuvième Art avec majuscules...

Partout, il n'est question que de "boum des mangas", de "tsunami manga". La France est le deuxième marché de la bande dessinée japonaise, devant les États-Unis. Plus de 40% des BD publiées en France en 2006 proviennent du Japon et d'Asie, pour vraisemblablement autour de 30% en chiffre d'affaire et le phénomène semble devoir s'amplifier encore un certain temps. 50% des 13-16 ans lisent des mangas... Et maintenant, les parents qui risquaient le strabisme depuis quelques années à lorgner par-dessus l'épaule de leurs enfants ont finalement trouvé des auteurs suffisamment propres sur eux pour passer le cap sans se croire obligés de se pincer le nez. Le phénomène est dorénavant perçu par les grands médias hors de la sphère jeune. C'est à qui parlera de ces clubs de "cosplay" comme d'un véritable phénomène de société parce que quelques soi-disant centaines de jeunes passent leur temps à se déguiser (costume-play) en héros de mangas, à vivre et à s'imaginer penser comme des Japonais...

Ce qui est affligeant, ce n'est pas la naïveté des jeunes (sont-ils plus ridicules que leurs parents qui croient encore que toute maison japonaise possède un jardin zen ?), c'est que les médias et les éditeurs ne trouvent rien de plus intelligent que de communiquer sur des images d'explosion ou de vague dévastatrice, se gardant par

contre de révéler l'extraordinaire trésor d'intelligence et de vitalité que la culture japonaise de la bande dessinée possède et est en train d'apporter à la création européenne, et bien au-delà de la bande dessinée.

La vague manga, loin de surgir devant nous comme un tsunami, fut longtemps discrète. Virtuellement tous les grands dessinateurs japonais connaissent depuis longtemps l'œuvre de Moebius par exemple, à commencer par Kazuhiro Ôtomo, auteur de *Akira*, chef d'œuvre de la bande dessinée de science fiction apocalyptique, par lequel le continent de la bande dessinée japonaise a réellement été foulé pour la première fois, dès 1982. Même Uderzo, grand pourfendeur du manga, était déjà connu de Osamu Tezuka qui expérimentait l'adaptation de certaines poses des personnages d'*Astérix légionnaire* dès les années 1970 (vous pouvez vous amuser à les chercher par exemple dans ses *Histoires pour tous*, éd. Akata/Delcourt). Dans l'autre sens aussi bien : le graphisme des personnages féminins aux visages plus lumineux, plus solaires, plus francs, depuis les années 1980, chez les plus grands auteurs de chez nous comme François Bourgeon et même Jacques Tardi, porte à l'évidence l'influence directe ou indirecte de la bande dessinée japonaise.

Et c'est bien naturel. Le dessin est un langage universel, la perception de l'originalité d'un style n'a pas besoin de mots. En revanche, ce qui sera beaucoup plus long à reconnaître, c'est l'extraordinaire force des récits de la bande dessinée japonaise.

Certains sont des chefs-d'œuvre. Tel *Nonnonbâ*, de Shigeru Mizuki (ed. Cornélius), récit autobiographique d'une enfance dans les années 1930, avec une grand-mère qui transmettra au petit Shigeru un savoir immémorial sur les "yôkai", ces êtres invisibles, bons ou mauvais, proches des "feeries" celtes et saxonnes en plus décalés. Ça commence comme *la Guerre des boutons*, ça continue comme *la Gloire de mon père*, et ça finit comme *Le temps retrouvé*. Le personnage du père est particulièrement inénarrable, et il faut le voir convaincre son fils aîné de renoncer au suicide pour un chagrin d'amour : ça, c'est un père, un vrai !

Pour aimer les mangas, il faut aimer le kitsch, le mauvais goût, les mauvais genres. Il faut avoir gardé une âme d'enfant, ce qui n'est plus nécessaire pour lire de la BD européenne, qui joue laborieusement les adultes alors qu'elle ne sera jamais que la petite cousine de la littérature et des beaux-arts. La bande dessinée japonaise, elle, est née sœur cadette du cinéma, l'écart d'âge est moins important. Du cinéma, la bande dessinée japonaise possède le rythme, la multiplicité des points de vue, et un

fond d'écran qui est celui de la vie réelle.

La vie réelle, ces histoires de robots et de semi-humains à la recherche de boules mystiques ? Mais oui ! Le thème unique de la bande dessinée japonaise pour enfants est : comment devenir grand, comment contrôler mes instincts égoïstes, comment trouver un but concret, modeste mais proche de moi, pour lequel je puisse me dévouer : protéger mes amis, réaliser un rêve, et surtout, ne jamais faillir au respect de moi-même. Réussir ou échouer n'est pas important, l'important c'est d'avoir persévéré et de ne pas quitter le combat avant d'avoir grandi. Oui, dans la bande dessinée japonaise, il y a la gagne, une volonté farouche de dépasser les barrières sociales ou économiques, mais tournée vers la victoire sur soi-même plus que sur l'autre.

Le grand danger de l'enfance est la perte de sa propre dignité : car une seule lâcheté se traîne toute la vie. Tel est le schéma général sur lequel sont construits la quasi totalité des mangas pour les enfants.

Ce schéma se retrouve d'ailleurs dans les titres pour adultes. Hinako Sugiura, parfaite connaisseuse des mentalités du Japon ancien, situe tous ses récits dans l'ancienne Tôkyô au tournant du 19e siècle, dans une esthétique directement inspirée des estampes de Hiroshige et Hokusai : dans *Oreillers de laque* (éd. Philippe Picquier, 2007), une fille de commerçants est amoureuse d'un jeune samouraï qui passe tous les jours sous sa fenêtre et ne le sait même pas. Avant de se rendre définitivement chez le mari que ses parents lui ont choisi en conformité avec son statut social, pour ne pas rester toute sa vie avec ce rêve inachevé qui viendrait lui gâcher son sommeil et la marquer de rides prématurées, elle va s'offrir une "aventure". Non pas une aventure "bourgeoise" bien sûr, mais se fabriquer un souvenir qui la liera pour la vie dans l'esprit de son amoureux... Oh, un tout petit évènement de rien du tout, mais tout de même avec échange de souvenirs comme les vrais amants... Aux âmes bien nées le sens de la beauté fragile de l'instant qui passe n'attend pas le nombre des années...

Ici se cache un des secrets de la BD japonaise, que l'on accuse souvent d'étirer le temps à l'infini, d'avoir besoin de dix pages pour représenter une demie-seconde. C'est que le temps n'y est pas soumis à l'action mais à la psychologie des personnages. Et c'est pour cela que les personnages de Sugiura ont réellement froid dans la neige et les paupières lourdes dans un futon, là où les personnages de la BD

européenne, même les plus romanesques, sont souvent froids comme des... robots sans âme.

Faire du temps son allié est ce qui a permis à Jirô Taniguchi de devenir le premier auteur de BD japonais plébiscité par un lectorat adulte en Occident. La dizaine de ses titres disponibles permettent maintenant de cerner son propos : faire retrouver les valeurs de courage, de respect, de droiture morale, de service à la collectivité... Tout auteur français qui se lancerait dans ce programme serait immédiatement considéré comme suspect. Taniguchi, lui, nous émeut aux larmes. Peut-être parce que nous désirons entendre de suffisamment loin ce que nous ne supportons plus qu'on nous dise de près.

Recommandations

Visiter

- Le manga, c'est aussi le dessin animé : le musée Ghibli à Mitaka, dans la banlieue de Tôkyô, à 20 minutes en train de la gare de Shinjuku. Consacré à l'univers de Hayao Miyazaki (*Princesse Mononoke*, *Le voyage de Chihiro*) N'hésitez pas à y aller en famille (www.ghibli-museum.jp/ en japonais et anglais)
- Le festival d'Angoulême. Chaque année fin janvier. Le sentiment de "guerre de tranchée" manga vs. BD franco-belge est parfois un tantinet pénible... Et si j'aime les deux, moi ? Et surtout, si je n'aime pas tout des deux ?
- Japanexpo (du 6 au 8 juillet 2007 au parc des expositions de Villepinte) 56,000 jeunes vivent leur passion dans la politesse et le respect d'autrui, si si... Le concours de cosplay (déguisement en personnage de manga) est un incontournable de la saison.

A lire

sélection pour ceux qui croient détester les mangas :

- *Quartier Lointain* de Taniguchi Jirô (Casterman, 405 pages ; 25,95 e) : l'album qui a fait aimer la BD japonaise au public adulte
- *Ayako*, série en quatre volumes de Osamu Tezuka (Akata/Delcourt, 7,95 e x 4). Dispense de la lecture des *Rougon-Macquart* de Zola
- *Oreillers de laque*, de Hinako Sugiura (éd. Philippe Picquier, 16,50 e) L'univers des

films classiques de Mizoguchi, un dessin inspiré des estampes de Hiroshige.

- *Nonnonbâ*, de Shigeru Mizuki (Cornélius ; 420 pages ; 28 e) Première bande dessinée japonaise à recevoir le prix du Meilleur Album à Angoulême en 2007. Plus qu'un chef-d'œuvre : un objet que vous serez fier de transmettre à vos petits enfants
- *Onmyôji – celui qui parle aux démons*, de Reiko Okano (Akata/Delcourt, en cours, 13 volumes prévus) Une somptueuse reconstitution du Japon médiéval du 11e s. autour d'un chaman ayant rang de ministre : Abe-no-Seimei (personnage réel), beau comme une œuvre d'art, riche comme une encyclopédie.
- *Akira*, de Katsuhiro Ôtomo (Glénat, 6 volumes), toujours indépassé aujourd'hui dans le genre science-fiction. Dès 1982, sans attendre l'édition française (1990), on vit dans les cours de récréation des ados plongés dans des livres venus du Japon dont ils ne savaient pas lire un mot, fascinés par une histoire, pourtant particulièrement complexe qu'ils comprenaient par la seule force des images. Babel retrouvé.

Comprendre

- “Pourquoi nous aimons le manga. Une approche économique du nouveau soft power japonais”, par J.-M. Bouissou, directeur de recherches à Sciences-Po (Revue *Cités*, n°27, septembre 2006), à compléter par un excellent entretien sur www.artelio.org/souche.php3?id_article=12